

LE PARLER CANADIEN

(LA PROSE DE NOS DÉPUTÉS)

Dans notre précédent article, nous avons parlé des inconvénients et des dangers que porte avec elle la proximité quotidienne des deux langues. Il n'est peut-être pas de plus excellent moyen de prendre sur le fait, ces inconvénients et ces dangers, que de se servir, à soi-même, de temps à autre, quelques tranches de prose politique. Le mets est un peu banal, mais d'une légèreté fluide et gazeuse qui vous permet de le prendre à toute heure, indéfiniment, sans jamais regarder à la quantité, qui peut être incommensurable, si seulement vous êtes robustement cuirassé contre l'ennemi.

En réalité, nous ne pouvons atteindre, pour la lecture, que la prose de nos députés et de nos journalistes, parmi ceux de nos hommes publics qui se rangent dans la catégorie des bilingues. La prose qui se parle au barreau, ou dans les études de notaires ou de médecins, trop souvent, hélas! n'est pas moins hybride, et ferait également le sujet d'une étude intéressante. Mais celle-là n'est point toujours servie au grand public, et il n'est pas si facile de l'atteindre.

Donc, il n'y a pas que dans ces abîmes d'érudition et de beau langage, qu'on appelle les livres bleus du gouvernement fédéral, que l'on parle le "français administratif", sorte de charabias grotesque, mélange d'anglo-saxon, de français et d'algonquin, fusionné à coups de dictionnaire et d'audace, par des échappés de "high-school". Au lendemain des sessions fédérales, nos laborieux députés, désireux de prouver qu'ils n'ont pas marchandé leur temps et leurs labeurs au pays, peut-être aussi avec l'intention secrète non pas de faire du "capital politique", ce qui serait un anglicisme, mais de faire mousser leur petite renommée, épris surtout du grand rêve de diminuer, pour leur part, le crétinisme intellectuel de nos populations, et saisis d'une émouvante pitié à la pensée que toutes les lumières de leur éloquence pourraient rester sous le boisseau de la bibliothèque du parlement, — se paient le luxe, depuis quelques années que la mode s'en établit, d'un imprimé de quelques pagés, qu'on tire à des centaines d'exemplaires, et qu'on distribue généreusement parmi les "libres et intelligents électeurs" de son comté. Et dans ce fascicule d'une toilette quelquefois irréprochable, on peut trouver, outre la substance du discours, la "substantifique" moëlle, dirait Rabelais, (Le dirait-il?) une photographie du député en grande tenue oratoire, une signature-autographe, quelquefois même quelques lignes d'une modeste biographie de la plume d'un scribe à tournure de thuriféraire, et quelquefois encore, tous les "hear! hear!" — écoutez! écoutez! — qui viennent toujours interrompre à temps le bouillant orateur, et prévenir sans doute tout fâcheux accident dans ses voies respiratoires. Il n'y manque, en somme, que les bâillements photographiés de la Chambre, et... un peu de français.

Nous permettra-t-on d'écrire, avec tous le respect dû à nos législateurs, que peu de nos hommes politiques parlant irréprochablement leur langue; j'entends, particulièrement, ceux qui siègent au parlement fédéral; et parmi ces derniers, je n'ai encore en vue que ceux-là d'entre-eux qui n'ont pas l'excuse d'études incomplètes. Je vais plus loin: bien peu écrivent d'une façon convenable. Il est presque de mode, en effet, dans notre société instruite, d'avoir deux langues: l'une parlée, l'autre écrite. L'une qu'on tient en poche, l'autre qu'on tient en tiroir. Autant la première est défectueuse et surchargée d'anglicismes, autant la seconde se pare volontiers d'une correction presque parfaite qui peut aller chez quelques uns jusqu'à un irréprochable atticisme. Mais nos hommes politiques, toujours si soucieux, ne paraissent pas avoir ce souci d'écrire un peu mieux qu'ils ne parlent, et de mettre, entre leurs deux langues, l'accord qu'ils maintiennent si scrupuleusement entre leurs paroles et leurs actes: mode d'autant plus dangereux que, dans leurs brochures, ils s'adressent, le plus souvent, au peuple de nos campagnes, c'est-à-dire à la classe chez nous qui a le mieux conservé le parler des aïeux. Et c'est ainsi que la prose politique, si inoffensive au premier abord, se fait le véhicule de l'anglicisme dans les derniers retranchements du parler français.

Je viens de consulter quelques-unes de ces harangues écrites, et je relève, à main levée, mes coups de crayon soulignant les anglicismes les plus à louer: "Cette dépression est due "au fait que"... "is owing to the fact that", pour: est due à ce que.

"La motion de M. X. fut "prise en sérieuse considération", pour: fut mise sérieusement à l'étude.

"Adressant une nombreuse assemblée", pour adressant la parole à, parlant devant...

"Le jugement de la Cour Suprême fut "renversé", pour: fut réformé.

"Le bill fut "introduit" le 15 mai, pour: fut présenté à la Chambre le 15 mai.

"Dans "l'intention" de la loi, pour: d'après l'esprit de la loi.

"Le "député-ministre", pour: le sous-chef de ministère.

"La "déqualification" d'un député libéral, pour: la perte des droits politiques, l'incapacité politique encourue par...

"En face des "démonstrations" de la Chambre, pour: manifestations de la Chambre.

"Le bill contenait d'abord une clause "à l'effet que", pour: statuant que...

"Sir Wilfrid nia "emphatiquement", pour: nia énergiquement.

"Il s'éciait au "dévoilement" de la statue de... M. Rinfret condamne ce terme employé pour "inauguration". C'est la traduction littérale, dit-il, du mot anglais "unveiling". Ne vaudrait-il pas mieux distinguer? Le terme "inauguration" ne désignerait-il pas toute la fête à laquelle donne lieu l'érection d'une nouvelle statue, et le mot dévoilement ne pourrait signifier l'action qui consiste à "dévoiler" effectivement une statue?

* * *

Rendons néanmoins ce qui est dû à quelques-uns de nos députés, parmi les laborieux. Quelques-uns parlent supérieurement leur langue. On sait les applaudissements qui ont accueilli, même à l'étranger, même à Paris, la parole si française et si éloquente de quelques-uns de nos orateurs politiques. Je renvoie les lecteurs de l'Album Universel à l'intéressant volume de Monsieur Georges Bellerive, "Conférences des hommes politiques en France". Ils verront par de copieux extraits tirés des appréciations des journaux les plus sérieux de là-bas, qu'avec du travail, et un peu de souci de la dignité, nos hommes instruits peuvent encore parler le langage le plus académique.

Il faut dire honneur à ceux-là! Ils comprennent que l'amour d'une langue se prouve par bien d'autres preuves que la preuve platonique, et que nous ne serons bien venus à réclamer tous les droits du parler français, auprès de nos voisins, que quand nous aurons commencé à respecter ces droits... chez nous d'abord.

LIONEL MONTAL

N. B. — Nous relevons peut-être avec quelque vivacité certains travers du parler canadien. Nous ne croyons pas pour cela être à l'abri nous-mêmes des petites et des grosses peccadilles. Le jour où l'on voudra bien nous prouver que nous ne sommes pas impeccables, nous n'irons pas chercher le moins étonné des hommes ailleurs que chez

L. M.

LA MESSE ROUGE

Je relisais hier une page d'un livre récent qui peut fort convenablement servir de thème à une causerie sur le Saint-Esprit et la fête de la Pentecôte, que l'Eglise célèbre cette année le 3 juin.

Quand Jésus-Christ partit pour le ciel, à l'Ascension, il avait promis à ses apôtres et à ses disciples de leur envoyer son "Paraclète" — du grec "invoqué" — l'Esprit de lumière et de force.

Pendant dix jours, sous la présidence de Marie au Cénacle, on l'attendit; et il vint en effet, comme tous le savent, sous la forme visible de langues de feu, image sensible de cet apostolat catholique qui devait être et a été la lumière et la chaleur, c'est-à-dire le "feu" du monde chrétien.

Dans la suite des âges, quand les cérémonies de la liturgie et du culte purent se développer avec ampleur et majesté, l'invocation à l'Esprit-Saint fut toujours le prélude obligé de toutes les manifestations chrétiennes.

L'une des formes particulières de cette invocation, si fondamentale et si nécessaire dans la vie chrétienne, c'est la messe du Saint-Esprit: la "messe rouge", comme on l'appelle, à cause des ornements de cette couleur que revêtent les prêtres qui vont la dire.

* * *

"Autrefois, écrit le Vicomte Walsh, c'était une belle et imposante cérémonie qu'une messe solennelle du Saint-Esprit. Quand les parlements faisaient leur rentrée, quelque haut dignitaire de l'Eglise était prié, par les premiers présidents, de monter à l'autel, et d'implorer, pour les juges qui allaient reprendre leurs places sur les fleurs de lis, les lumières de l'Esprit-Saint."

"Alors, il était rassurant, il était majestueux de voir tous ces hommes vieillissants dans le sacerdoce de la justice, revêtus de leurs longues robes rouges herminées, venir s'agenouiller humblement devant le Dieu qui juge les juges."

Ce qui se faisait pour la rentrée des tribunaux, aux âges de foi, avait lieu aussi pour l'ouverture des cours dans les universités savantes. Pour l'année qui s'ouvrait, le Chancelier ou le Recteur offrait le sacrifice de la messe, le grand acte du culte catholique. Revêtu des ornements rouges, il implorait pour les maîtres et les élèves les clartés lumineuses et vivifiantes de l'Esprit-Saint.

C'était encore la "messe rouge"!

* * *

Nous l'avons, à Montréal, cette messe d'invocation au Saint-Esprit, à l'ouverture de nos cours universitaires. Et ce n'est pas un spectacle banal que celui qu'offre ce jour-là le monde universitaire, en hermine et en toge, prenant place au bas du balustre, dans notre superbe cathédrale Saint-Jacques.

Nos savants professeurs, parce qu'ils sont des chrétiens éclairés, s'inclinent volontiers devant l'Esprit qui est lumière et force!

La composition mixte de nos tribunaux, où il y a des juges protestants avec nos juges catholiques, explique jusqu'à un certain point que nous n'ayons pas de "messe rouge" à l'ouverture des termes judiciaires.

Mais il reste certain que l'invocation au Saint-Esprit ne nuit à personne et en aiderait plusieurs.

* * *

J'oublie, en parlant de cette tradition chrétienne, cette page d'un livre récent qui m'a fait prendre la plume. Elle est toute ecclésiastique, cette page, mais par l'actualité du sujet qu'elle traite et à cause de la situation du personnage dont elle s'occupe, elle intéressera sûrement nos sympathiques lecteurs. D'ailleurs, les choses d'Eglise n'intéressent-elles pas toujours les chrétiens?

Au début du conclave qui fait le pape, à Rome, une messe d'invocation à l'Esprit-Saint est toujours ainsi célébrée. Nous voulons reproduire le récit de la cérémonie vraiment imposante et grandiose que fut la messe du 1er août 1903, par laquelle s'ouvrait le conclave qui a élu Pie X. (1)

"Toutes les opérations du Conclave eurent lieu dans la Chapelle Sixtine. Le Sanctuaire avait été aménagé en salle de vote et en oratoire, comme jadis le Cénacle où se réunirent les Apôtres après l'Ascension de Jésus. Au fond de la chapelle, au-dessous de la colossale fresque du "jugement dernier", s'élève l'autel avec six simples chandeliers. Derrière l'autel, une tenture en tapisserie des Gobelins forme rétable: "la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres". Au-dessus s'étend un dais de velours violet avec pendentifs en damas rouge frangés d'or. Devant l'autel, un trône vide est érigé pour le futur Pape. De chaque côté du Presbytérium, sont alignés contre les murs, au-dessous des fresques du Pérugin, soixante-deux trônes à baldaquins, pour les Cardinaux entrés en Conclaves. Selon les rubriques, les baldaquins doivent être verts pour les cardinaux anciens, créés par les papes précédents, et violets pour ceux créés par le pape défunt. Au dernier Conclave, un seul était vert, celui du cardinal Oreglia di San Stefano, placé le premier du côté de l'Evangile..."

"Au milieu de la salle, devant l'autel, est placée une grande table, recouverte en violet: sur la table un immense calice d'or — urne mystérieuse et symbolique — où l'on déposera les votes, et d'où, par conséquent, doit sortir le nouveau Pape."

"Tous les cardinaux furent présents à la première messe, célébrée au Conclave, le matin du 1er août 1903. Tous, au moins ceux qui étaient présents à Rome; les malades eux-mêmes s'y firent porter."

"Le célébrant était le sous-doyen du Sacré-Colège, le cardinal Séraphin Vanutelli; le cardinal Oreglia, doyen, avait cédé cet honneur à son collègue."

"A la communion, les cardinaux, déposant leur croix d'or et dénouant la traîne du manteau, comme pour l'adoration papale, vinrent s'agenouiller en cercle autour de l'autel. On eût dit les Apôtres autour de la table de la Cène. Et de fait, n'était-ce point le même Maître qui était là? Tous communierent de la main du célébrant, comme les Apôtres jadis de la main du Christ. Puis, ils revinrent à leurs places, sur leurs trônes d'électeurs, et longtemps ils prièrent à genoux."

Quelle invocation que celle-là! Et quelle messe que cette messe du Saint-Esprit!

"Après la messe, le Doyen entonna le "Veni Creator et chanta l'oraison de l'Esprit-Saint et celle pour l'élection du Souverain Pontife."

"Tous les assistants alors sortirent. Les cardinaux restèrent seuls dans la chapelle avec le secrétaire du Conclave, Mgr Merry del Val: — seuls devant Dieu!"

* * *

Il est difficile, me semble-t-il, de trouver un fait de l'histoire ou un acte du culte, où s'affirme d'une façon plus grandiose et plus éloquente la croyance à l'Esprit-Saint et le recours à ses lumières!

Cette première messe du Conclave, c'est par excellence la "messe rouge", la messe de la lumière!

JEAN CANADIEN.

(1) G: "Vie intime de Pie X", par C. Albin de Cigala."